

Il était une fois... *la Grande Nuit du conte*

Yan Hamel

Number 142 (1), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66374ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, Y. (2012). Il était une fois... *la Grande Nuit du conte*. *Jeu*, (142), 158–161.

YAN HAMEL

IL ÉTAIT UNE FOIS... LA GRANDE NUIT DU CONTE

« Vos téléavertisseurs, vos téléphones portables, tous vos bidules, vos appareils photo, vous allez me fermer ça ! Ça n'a pas sa place ici ce soir ! » Si, sous des formes standardisées et le plus souvent préenregistrées, les demandes équivalentes sont devenues des banalités consacrées auxquelles les habitués des salles de spectacles ne portent plus guère attention, il en va tout autrement lorsque la bienfaisante mise en garde est prononcée par Marc Laberge, accueillant le public du Gesù à la rituelle et désormais très attendue *Grande Nuit du conte*. C'est que l'obligation d'éteindre ses appareils électroniques n'est pas ici une coercition exercée sur des *spectateurs* maintenus dans l'angoissant silence de la déconnexion réseautique, mais l'annonce d'un plaisir qui sera partagé entre des *convives* : ceux qui ont déjà pris place dans la salle et ceux dont les performances se succéderont bientôt sur scène. Au cours de *la Grande Nuit* – en fait une « sage nuit » prenant fin un peu avant minuit – comme au cours des neuf jours qui allaient suivre (21-30 octobre 2011), l'auditoire ne serait pas seul à remiser les gadgets. Ce sont les seuls recours aux mots et aux gestes, auxquels s'ajoutent parfois un costume et un instrument de musique, qui procureraient la joie, devenue trop rare, de l'immédiateté. Le conte envoûte, il transporte encore aujourd'hui, comme il le faisait hier, et comme il l'a fait en octobre dernier, sans écran numérique et sans environnement

sonore sophistiqué. Que rien ne détourne l'oreille de la parole ! Que l'œil reste braqué sur l'aède contemporain ! Ce que Marc Laberge rappelle à chacun avant de céder la place à ses conteurs, c'est que le Festival interculturel du conte du Québec (FICQ) est essentiellement un festival de la présence.

Au cours de cette première nuit se sont succédé douze artistes de l'oralité qui ont permis à la salle (pleine à craquer) de se faire une juste idée de la teneur générale des dizaines de spectacles programmés à Montréal et en région. La porte-parole de l'édition 2011 du Festival, Nabila Ben Youssef, a sans véritable surprise ouvert le bal avec une performance plus proche du sketch humoristique que du conte proprement dit. Sans se garder d'exploiter clichés attendus et faciles caricatures, elle sut tirer une vive hilarité des spectateurs avec l'histoire d'une immigrante tunisienne exposant à sa mère et aux autres membres de sa famille quelques-unes des différences majeures opposant les mœurs sexuelles des Montréalais et celles des Maghrébins traditionalistes. Le public était content, très content, mais on peut tout de même se demander pour quelles raisons le soin de représenter un grand événement consacré au conte est confié à une actrice comique. Le conte a pourtant suffisamment établi sa spécificité sur le plan artistique et sa popularité auprès des Québécois pour qu'il ne lui soit plus nécessaire de

s'étouffer lui-même par le rire en confiant sa promotion à des *stand-up*. La preuve éclatante en était d'ailleurs donnée par le reste de la soirée, qui a vu défiler des narrateurs de premier ordre. Parmi ceux-ci, quelques-uns ont tout particulièrement retenu l'attention. Le Français Claude Delsol a séduit la salle avec une performance de conteur-prestidigitateur attachante dans sa façon d'être volontairement maladroit. Claudette L'Heureux, en très grande forme, a tissé sur le vif un conte de ceinture fléchée royale, directement sorti des tiroirs à double-fond du magasin général paternel. Non moins expert dans l'art du tissage, Robert Seven Crows ensorcela le public en entrecroisant la trame d'un chant micmac et celle d'une histoire d'amour entre une jeune fille souffre-douleur et le guerrier invisible dont rêvent toutes les belles. Le meilleur a toutefois été gardé pour la fin du spectacle : Kientega Pingdéwindé Gérard, du Burkina Faso, livra un conte traditionnel macabre où des rencontres inopinées entre éternuements, cimetières et prénoms produisent les conséquences les plus funestes. Il se lança ensuite dans une étonnante représentation de l'Afrique à l'heure de la mondialisation, qui atteignait une rare profondeur philosophique et politique.

Harassé par tant de merveilles, finalement heureux que la nuit ait été si courte, mais si dense, le critique pouvait rentrer chez lui, étudiant attentivement le programme, et se demandant comment faire pour manquer le moins possible des grands moments qui y étaient annoncés...

Coquinerie et mélanges (des cultures)

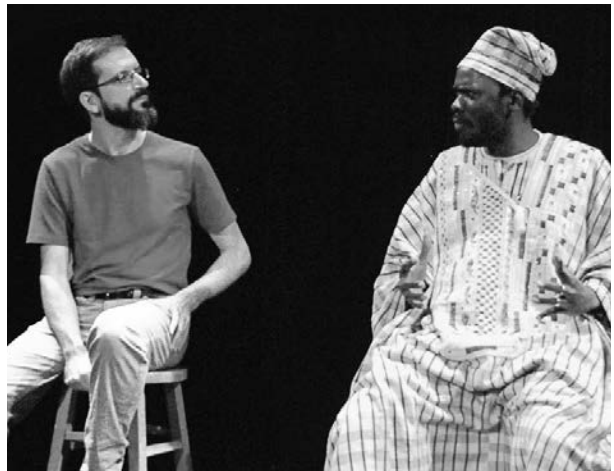
Le moyen le plus sûr de profiter pleinement des plaisirs interculturels dans tous leurs raffinements et toute leur diversité est certainement d'assister à l'un ou l'autre des nombreux spectacles collectifs qui sont proposés, surtout lorsque ceux-ci sont composés avec art, réunissant les têtes d'affiche de l'année autour d'un sujet affriolant. Telle fut assurément la soirée des *Contes coquins*, qui réunit un Belgo-Algérien, une Franco-Suisse et un Vénézuélien, et qui fut brillamment animée à l'auditorium Le Prévost par une Nadine Walsh aussi désopilante que sensuelle. Fahem Abes, qui, lors de *la Grande Nuit*, avait livré avec une sobriété redoutablement efficace une histoire traditionnelle de sorcière, d'ogre et de brigand à laquelle succédait une série de devinettes maghrébines pour le moins déroutantes, continua à fasciner l'assistance en racontant les avatars d'un organe surdimensionné pouvant successivement faire office de turban, de ceinture, de manteau et... de ligne à pêche ! Plus étonnante encore aura été Catherine Gaillard donnant un conte de science-fiction déjanté – et subtilement engagé – faisant *in extremis* l'apologie de l'amour saphique. Poursuivant dans un même registre politiquement incorrect, Victor Cova Correa clôtura la soirée en racontant comment les femmes des îles Saint-Paul i Gam se vengèrent de leurs maris partis pêcher la moule exotique en des contrées lointaines...



Robert Seven Crows dans *la Grande Nuit du conte* qui a inauguré, au Gesù, le Festival interculturel du conte du Québec 2011. © FICQ/Jeanine Ma.



Nadine Walsh dans les *Contes coquins* du Festival interculturel du conte du Québec 2011. © FICQ/Christiane Olivier.



Les *Contes croisés* d'Éric Gauthier et Kientega Pingdéwindé Gérard au Festival interculturel du conte du Québec 2011. © FICQ/Jeanine Ma.

L'une des joies du Festival aura aussi été de pouvoir entendre conter dans la relation de proximité qu'instaurent les plus petites salles. La série des *Contes croisés*, présentée à la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, a, dans ce registre plus intime, offert quelques belles surprises. Éric Gauthier a brillamment interloqué tout le monde – y compris son partenaire Kientega Pingdéminé Gérard, surnommé KPG – avec une version longue de sa mythique « Tribu du douzième », l'histoire assurément très véridique de jeunes étudiants de l'Université d'Ottawa qui, parce que l'ascenseur leur permettant de quitter la résidence Thompson ne se présente plus jamais, en viennent à refonder un monde avec ses rites, ses coutumes et ses croyances propres. Suivait, en alternance avec les contes à la fois traditionnels et contemporains de KPG, l'homérique histoire d'une guerre totale que, partout à travers la province, se sont autrefois livrée des « rois de la patate ». Comme quoi, au FICQ, les chocs interculturels ne sont pas les seuls à pouvoir décontenancer... Si, ce soir-là, le côté expansif du Burkinabé s'est plutôt harmonisé, en un effet de contraste équilibré, avec l'introversion du Sherbrookoïse, l'autre soirée de rencontre à laquelle j'assistai pécha cependant par une trop grande dissymétrie entre les forces en présence. Réunir sur la même petite scène un vieux de la vieille comme Jocelyn Bérubé et Michal Malinowski, doux Polonais souffrant à la fois de timidité chronique et de fortes difficultés à manier correctement la langue de Molière, c'était forcément amener le grand maître, qui nous offrit de surcroît une performance survoltée frisant la transe shamanique, à éclipser totalement son partenaire. À la fin de cette seconde rencontre, je me suis pris à me demander ce qu'aurait pu donner le croisement des réservés Gauthier et Malinowski ou, encore plus excitant, la réunion des grands magiciens extravertis KPG et Bérubé...

menues dentelles de récits délicatement découpés dans l'humour et la hantise de la mort, la salle de la maison de la culture Frontenac pour lui faire prendre un bain de jouvence aux plus beaux parfums de Chine, du Japon, d'Afrique, de Perse, de Russie, de Judée et, pourquoi pas, du Lac-Saint-Jean. Ceux qui se féliciteront encore longtemps d'avoir pu mettre la main sur un laissez-passer savent maintenant comment les escargots vont aux cerises à leur rythme, comment un vieux tailleur juif de Bagdad peut chasser le tigre en Inde, comment à force de persévérance la petite Kim parvint en pleine Russie stalinienne à se faire offrir sa première vraie poupée, en porcelaine, avec de longues tresses couleur de blé, et des yeux... bleus ! Réentendre cette voix, retrouver ces intonations, être à nouveau captivé par cette discrète espièglerie, être une fois de plus élevé par cette sagesse et



Kim Yaroshevskaya et son musicien Denis Poliquin, en spectacle au Festival interculturel du conte du Québec en octobre 2011. © FICQ/Jeanine Ma.

Le clou du festival : en carrosse avec notre bonne fée marraine

Il fut une époque, pas si lointaine quand on y pense bien, où la télévision prodiguait une culture millénaire à notre jeunesse. Kim Yaroshevskaya était alors, pour des myriades de petits Québécois, la Shéhérazade-Fanfreluche de mille et un inoubliables débuts de soirée d'histoires merveilleuses. C'est en insérant ce souvenir fondateur pour les gens de deux ou trois générations – y compris la sienne (!) – dans l'un de ces contes poétiques dont il a le secret que Jocelyn Bérubé, en pleine possession de ses moyens, quoique rendu très jeune homme par les circonstances, introduisit, lors du spectacle sans doute le plus attendu du festival, la grande dame des *Contes d'amour et de vie*. Presque cachée derrière son grand lutrin noir, Kim Yaroshevskaya emporta alors, en quelques

cette humilité, voilà qui aura été pour moi comme, j'en suis sûr, pour plus d'un autre spectateur, l'occasion inespérée, mais tant attendue, de savourer enfin la madeleine du temps perdu, enfoui en chacun, comme la parcelle de divinité humaine des contes hindous. Une expérience rare et inoubliable.

Sans atteindre des sommets aussi élevés, plusieurs autres spectacles solos ont donné au public l'occasion de voir l'art d'un conteur particulier se déployer dans toute son envergure. « Les Amazones d'hier à aujourd'hui », par Catherine Gaillard, offrait, quelques jours après la soirée des *Contes coquins*, deux autres exemples de contes engagés sur l'homosexualité féminine alliant érudition, humour et sensibilité. KPG donna sa pleine mesure à la maison de la culture Rosemont/La Petite-



Claude Delsol lors du *Marathon* qui a marqué la clôture du Festival interculturel du conte du Québec 2011. © FICQ/Christiane Olivier.

Patrie lors de son spectacle *Battaffadoua* où se croisaient toujours traditions et regards caustiques sur la condition africaine à l'heure de la mondialisation. Je ne suis pas près d'oublier pourquoi, dans un avion sur le point de s'écraser, les passagers préfèrent être nommés « Zoulous », ou même « Nègres », plutôt qu'« Africains », « Blacks » ou « Couleurs »...

Le Marathon comme ersatz d'ubiquité

Ayant assisté à sept spectacles, et en ayant manqué un nombre que je n'ose pas essayer de compter, le principal problème que le Festival m'a posé fut de m'obliger à choisir entre trop d'événements intéressants. Le bonheur de découvrir l'un s'est presque systématiquement doublé du regret d'avoir dû renoncer à l'autre... Le fait de n'avoir pu assister à aucun des très nombreux spectacles de contes pour enfants m'attriste fort : gageons que Michal Malinowski aura donné le meilleur de lui-même au cours de son *Polonais sur la lune : contes magiques de Pologne* (dont il a donné quelques extraits lors de sa rencontre avec Jocelyn Bérubé). Il m'aura aussi fallu rater une rencontre Québec-Venezuela, les *Contes d'amour et de plaisir du Maghreb* par Fahem Abes, un autre spectacle solo de Catherine Gaillard portant entièrement la vie haute en couleur de la révolutionnaire socialo-féministe Flora Tristan – ce dont je me console avec peine... Voilà ce que cause un événement d'une telle envergure : il vous fait aspirer au pouvoir d'ubiquité.

Cependant, au FICQ, comme dans le village burkinabé de Kientega Pingdéwindé Gérard, « il n'y a jamais de problème,

mais rien que des solutions ! » Le Festival prenait fin le dimanche 30 octobre avec la performance donnée par 43 Philippidès de la narration parlée qui, jamais essoufflés, se sont relayés sur la scène de la maison de la culture Frontenac dans un parcours de dix heures – merveilleusement courtes, les dix heures ! – à travers les imaginaires du monde. La grande vertu du *Marathon du conte* aura été de donner aux amateurs les plus sportifs l'occasion d'apprécier successivement une part plus que notable des conteurs qui, les jours précédents, s'étaient essaimés dans les salles de la Belle Province. Il ne saurait être question ici, on le comprendra aisément, de résumer pareille journée, fût-ce succinctement. Pour savoir et comprendre, il fallait y être. Si vous n'y étiez pas, c'est que vous n'avez pas été sages et, c'est bien dommage, mais, comme eût pu dire Claudette L'Heureux, vous ne les connaîtrez pas, les belles histoires ! Il vous faudra vous contenter de recevoir l'évocation en vrac de mes coups de cœur : à la fin de la deuxième heure – « Québec mon amour » –, Éric Michaud a fait preuve d'une rare énergie pour nous faire comprendre comment, après la pluie, les moutons pouvaient mourir étouffés par leur propre laine ; un Bernard Grondin excessivement désopilant, original et détraqué en diable, s'est fait, avec son Ti-Jean désaxé, maître de galvanisation, grand orchestrateur ès foules débandées ; Mike Burns a exceptionnellement gardé les yeux ouverts parce que « les menteries, c'est toujours les yeux fermés !... » et qu'il s'agissait, cette fois-ci, de raconter une histoire d'amour incroyable, mais très véridique, et fort touchante ; faisant jaillir la Voie lactée sur scène par un coup d'éventail magique, Claude Delsol a charmé tout le monde en unissant le conte étiologique à la figure du clown ; Gisèle Ndong Biyogo a terminé en grande force la séance « Contes et musiques d'Afrique », et elle anticipe sur la séance suivante des « Contes coquins », en racontant comment la petite Tika découvrit pourquoi les adultes crient la nuit ; puis, comme si les spectateurs n'avaient pas déjà été suffisamment émoustillés, Stéphanie Bénéteau ouvrit la séance finale – une deuxième série de « Contes coquins » – en parlant d'un livre d'images et de poésies grâce auquel, dans la Chine impériale, une jeune femme trop modestement pudique a pu découvrir avec son mari les plaisirs des « trente-six positions »... La plus grande surprise de la journée aura toutefois été de voir le nombre important de personnes qui ont entendu tous les contes. Le *Marathon* avait lieu, m'a-t-on dit, pour la deuxième fois. Serait-ce la naissance d'une nouvelle tradition ? On peut l'espérer.

Mais toute bonne chose a une fin : les bienheureux convives ont maintenant depuis plusieurs semaines repris leur quant-à-soi, rouvert leurs téléphones, recommencé le *zapping*, repris l'examen attentif des bandes déroulantes... Ils ont retrouvé leur absence, en rêvant peut-être, secrètement, aux surprises que leur réserve déjà le 12^e opus du Festival. Nombre biblique, ça, le 12. Zodiacal. Magique en diable... Prochain rendez-vous dans deux ans ! ■